

Le tombeau du grand écrivain lui avait été préparé sur sa demande dès 1828.

“ Il y a longtemps, écrivait-il à cette date au maire de Saint-Malo, que j'ai le projet de demander à ma ville natale de me concéder, à la pointe occidentale du Grand Bey, la plus avancée vers la pleine mer, un petit coin de terre, tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Je le ferai bénir et entourer d'une grille de fer. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens.”

Son vœu a été exaucé.

Ce tombeau est d'ailleurs d'une extrême simplicité ; il consiste en une pierre sans aucune inscription, posée horizontalement, entourée d'une grille en fer du style gothique et surmontée d'une croix de granit.

Ah ! il serait bon de s'arrêter ici longtemps, longtemps, de contempler la mer pas plus agitée, bien que jamais en repos, que ne l'a été la carrière de celui qui, depuis un demi-siècle, dort là, à nos pieds, son dernier sommeil, et qui un jour poussé par son génie inquiet et tourmenté, s'exila volontairement de sa patrie pour s'enfoncer dans les forêts profondes du Nouveau Monde, et vint ainsi chercher quelques-unes de ses plus nobles inspirations sur notre terre hospitalière.

Mais le moyen de s'arrêter quand tout semble en mouvement ou change d'aspect autour de soi !

C'est la mer dans son flux et reflux qui renouvelle ainsi constamment le décor qui se déroule devant les yeux du spectateur.

Tantôt la mer assiege les quais, les îles, en engloutit plusieurs ; les rochers noirâtres de la côte sont battus par le flot de l'écume, les navires voguent orgueilleusement sur la rade ; puis les vagues reculent, la mer baisse d'une quarantaine de pieds et découvre, au loin, le fond de la baie, le hérissément de rochers noirs, et de vertes prairies marines entre les chaînes des rocs ; les embarcations gisent dans la vase couchées sur le flanc et semblent humiliées de se trouver hors de leur élément ; bientôt les îlots se soudent aux îlots, entre lesquels on voit toutes les merveilles de la flore marine, de véritables champs d'algues et de varechs, prairies du vert le plus tendre encadrant des mares et des lacs, tout cela vivant, remuant, s'agitant, tout cela grouillant de tout le

petit monde de la mer, surpris dans ces retraites.

Mais restons sur le rempart, et pour abréger, hâtons notre course et arrivons devant le château fort en face de la grande grève.

Le château de Saint-Malo, le vieux gardien de la ville, qui tonna si souvent de tous ses canons, présente avec une majesté fière et rude, un robuste ensemble de grosses tours rondes, reliées par de longues murailles. Il est là, en avant de la ville, pour la défendre à la fois contre tout ennemi venant de la mer ou de la terre, étant situé au débouché du *Sillon*, l'étroite chaussée qui rattache la ville à la terre ferme. Son plan figure un carré flanqué de quatre tours principales, couronnées de plates-formes. Les deux tours d'angle qui flanquent l'entrée du château du côté de la ville, furent bâties en 1498 par la reine Anne de Bretagne. Sur l'une de ces tours la reine fit graver en bosse ces mots significatifs :

Quic-en-groigne.

Ainsi sera,

C'est mon plaisir.

Le nom de *Quiquengrogne* est resté à cette tour.

Interrogée, l'histoire nous fournit cette explication : Le vieux St-Malo du moyen âge, véritable république de gens de mer, reconnaissent fort peu l'autorité ducale ou royale ; la duchesse Anne de Bretagne, devenue par son mariage avec Charles VIII, reine de France, pour en finir avec les prétentions des Malouins à l'indépendance, fit élever ces tours, et comme avertissement fit graver l'inscription dont je viens de parler.

Cité fermée jadis, presque inaccessible à l'étranger, St-Malo est aujourd'hui une des villes de France les plus fréquentées. Elle doit cette vogue à sa magnifique plage, dont nous n'avons pas été des derniers à profiter, sachant que nous n'avons qu'une semaine à en jouir, semaine, de plus, d'une chaleur tropicale. Quand j'aperçus pour la première fois, en plein soleil, cette grève de St-Malo, avec son sable d'or, les grands rochers l'encadrant à droite et à gauche, puis au delà, dans les magnificences d'un admirable panorama, toutes les splendeurs de l'été, je me dis : comment Jacques-Cartier et ses braves pouvaient-ils abandonner tout cela pour aller vers les rives incertaines du St-Laurent ?... Et